

L'écologie: une bonne intuition qui a mal tourné

Maintenant que les Verts sont entrés au Parlement allemand, qu'ils se sont donc embourgeoisés, presque empailles, on peut gager que le mouvement écologique, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe, va commencer à décliner lentement. Nous aimerais dire ici pourquoi, à notre sens, l'écologie, comme philosophie politique, philosophie d'action, était condamnée avant même de naître.

D'abord parce qu'il y a écologie et écologie, et que sous cette définition chaque jour plus floue se groupent des gens qui n'ont pas grand-chose en commun: des amis de la nature, des antinucléaires, des gauchistes, des âmes religieuses, des antimilitaristes, des libertaires, des dirigistes, des autonomistes, bref tous ceux qui, à un moment ou à un autre, ont envie de secouer ce qu'ils ressentent comme la chape d'un ordre établi.

Les idées et les motifs de ces personnes sont souvent respectables; notre intention n'est pas ici de les critiquer. Nous doutons en revanche qu'elles aient toutes mesuré l'exact portée de ce qu'on pourrait appeler l'intuition écologique.

Pourquoi nous ne supportons plus la fumée, le bruit...

Il y a une quinzaine d'années, semble-t-il, que le grand public est tout à coup devenu sensible aux «effets pervers du progrès»: les insecticides qui font de beaux fruits mais nuisent à la santé, les engrains qui rendent les choux gras mais engrassenst tellement les algues des lacs que ceux-ci finissent par étouffer, etc.

Sans doute la haute conjoncture économique des années 50 et 60 est-elle responsable de cette sensibilisation: 1. Les désagréments liés à l'industrie (pollution, urbanisation, sur-organisation) se sont aggravés de façon brutale durant cette période; 2. La tolérance à ces désagréments, elle, en revanche, a diminué d'autant plus radicalement que, disposant de revenus accrus, chacun en Occident a découvert les charmes du confort, de la beauté, de la netteté et d'un certain luxe; les fumées que les poètes du XIX^e décrivaient avec lyrisme et enchantement sont apparues soudain comme de mortelles menaces.

L'intuition écologiste: un geste d'humilité

Mais revenons à l'intuition écologique; elle est simple, lumineuse: dans le monde vital tout est lié à tout; chaque action a des effets sur l'ensemble du système dont nous ne sommes qu'une minuscule partie.

Cette intuition est belle, elle est émouvante. Elle est, dans sa prime

fraîcheur, un geste d'humilité: l'homme industriel se croyait maître de l'univers, il croyait qu'il pouvait exploiter la nature, les autres hommes, le sol, l'air, sans jamais rien leur rendre; et bien cela n'est pas vrai; l'exploitation abusive crée des déséquilibres dans le système vital, et ces déséquilibres «se vengent» sur qui les a causés: les constructeurs du haut Barrage d'Assouan, par exemple, qui voulaient faire de l'électricité et de l'irrigation à leur gré, n'ont-ils pas découvert qu'en domestiquant le Nil ils ont salinisé les sols, qui sont devenus moins fertiles et réduit à peu de chose la pêche dans le delta, et sont donc condamnés à planter des usines d'engrais et à construire une flotte de pêche de haute mer... L'intuition écologique est, au fond, une perception de Dieu, un sentiment mystique de notre appartenance réelle mais très humble à l'univers.

Mais l'intuition est devenue système, elle est morte

Si l'intuition restait une intuition, c'est-à-dire un sentiment léger, jamais rationalisé, jamais systématisé, et grâce à cela efficace, vivant, présent à tout instant, cela serait parfait. Tous nous serions en état de grâce, et peut-être que, comme saint François d'Assise, nous parlerions aux animaux, ou comme Don Juan, le sorcier yaqui de Carlos Castaneda, aux arbres et aux fleurs.

Mais l'intuition est devenue système. Du coup l'humilité s'est transmuée en orgueil, la légèreté en lourdeur, la vie en mort.

Se fondant sur leur intuition de l'univers, des interrelations dont il est fait, et de la place qu'ils occupent, les écologistes en sont venus à dire en somme: «Nous avons tout compris; nous vous le disons avec force: il faut faire ceci, il faut faire cela...»

Imaginez des gens qui auraient la conviction d'avoir tout compris sur la culture des tomates; ils n'auraient de cesse de vous avoir indiqué comment attacher vos plantons, comment les protéger des limaces et des mouches, et ainsi de suite — et s'ils avaient quelque autorité sur vous, ils vous obligeraient à suivre leurs conseils. Mais cela ne serait pas atrocement grave; la culture des tomates n'oc-

cupe, dans la vie de la plupart d'entre nous, qu'une place minuscule.

Or les écologistes ont transformé leur intuition (vraie et belle, nous l'avons dit) que, dans l'univers, tout ce qui vit est solidaire, lié, en une conviction que l'on peut saisir intellectuellement et comprendre toutes ces interrelations, toutes ces solidarités, et que, les ayant saisies, on peut et doit agir sur elles.

Alors que le prophète de la culture des tomates n'intervient que dans un domaine infime de nos vies, les écologistes, par définition, s'ils interviennent, s'ils agissent, le font sur toute notre vie; à la grande solidarité universelle rien, absolument rien, ne saurait échapper. En ce sens, l'écologiste qui prétend agir est la plus belle graine de totalitaire que l'on puisse imaginer.

En tout état de cause, vouloir modifier l'équilibre des systèmes universels est d'une prétention sans limite; non seulement sommes-nous bien trop minuscules pour pouvoir jamais y réussir de manière significative, mais la complexité même des interrelations en jeu est plus que ce que tous les cerveaux et tous les ordinateurs de la terre réunis ne peuvent maîtriser.

Un monde «pour nos enfants» Non!

De plus, les manipulateurs se trouvent face à un obstacle méthodologique insurmontable: quel est en effet l'équilibre désirable, qui mérite que les écologistes lui consacrent tous leurs efforts? C'est une banalité de dire que les idéaux, les valeurs changent avec les latitudes et les époques.

Il est joli d'affirmer: «Voici le monde que je veux léguer à mes enfants...», mais on peut parier que nos enfants ne voudront justement pas de ce monde que nous leur léguerons. Après tout, le rêve de nos ancêtres du XIX^e siècle était de nous léguer des usines, des machines, des routes, des chemins de fer — voilà, c'est fait, et voyez, nous voulons autre chose. Qui sommes-nous donc pour prétendre que seuls de toute l'histoire nous avons trouvé l'idéal absolu, celui dont l'humanité plus jamais ne changera?

L'intuition a mal tourné. C'est l'intuition que nous devons retrouver, dans les taches de lumière, le croissement du corbeau, l'eau bavarde, le regard de l'ami, la danse de l'humble herbe des prés. L'intuition nous rend sensibles, vifs, compatissants. Il faut fuir le système.

Claude MONNIER